

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les prix littéraires
Un détective pour le Gouverneur et un amoureux pour Robert Cliche

André Vanasse

Number 23, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1981). Review of [Les prix littéraires : un détective pour le Gouverneur et un amoureux pour Robert Cliche]. *Lettres québécoises*, (23), 21–23.

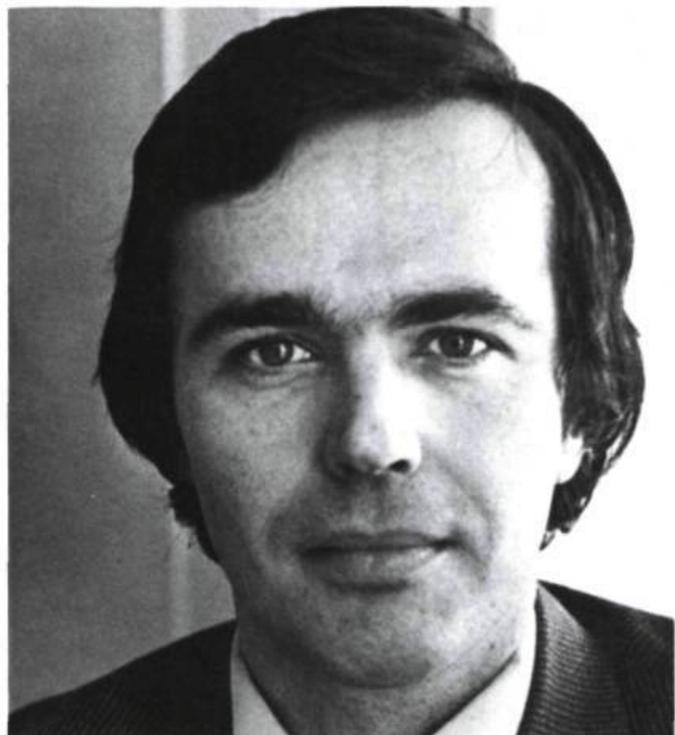


Photo : Kéro

Pierre Turgeon

Les prix littéraires

Un détective pour le Gouverneur et un amoureux pour Robert Cliche

La première Personne de Pierre Turgeon

Est-on maître de sa destinée ? Aujourd'hui j'en doute. Je dormirais volontiers au pied du mont Orford sans trop me préoccuper des dates de tombée qui me frappent de plein fouet au beau milieu de l'été. Il fait beau, il fait chaud. D'un coin perdu de la forêt, un pinson lance son appel. Il attend une réponse. J'habite un étrange cottage aux lignes brisées: deux parallélogrammes accolés qui s'élèvent en flèche dans le ciel. Je n'ai pas l'âme à l'ouvrage. Pour peu j'imiterais le personnage principal de *La Première Personne* de Pierre Turgeon, prix du gouverneur général 1981.

Par fatigue, par usure, par ennui, il a décidé de quitter ville, femme et enfants dans l'espoir de connaître une

nouvelle vie en devenant, à Los Angeles, «le premier détective électronique, utilisant un terminal portatif pour téléphoner au Centre et y trouver les renseignements que (ses) clients désireraient (lui) acheter (p. 23) ».

Le personnage sans nom (je : la première personne) commence par s'octroyer une identité. Il s'appellera « Marc Fréchette, né en 1947 à Venice, diplômé de l'école de police de San Diego, résidant à L.A., détenteur d'un permis de conduire, d'une licence de détective privé (p. 27) ». Pour tout autre individu, l'opération paraîtrait impossible mais dans son cas, il s'agit d'un jeu d'enfant puisqu'il « programme un ordinateur qui reçoit et analyse d'innombrables renseignements fournis par les rapports policiers de tout le continent nord-américain, fusionnant sa mémoire avec elle d'autres bibliothèques

informatisées à Washington, New-York et Ottawa (p. 20) ». Il lui suffit simplement de modifier certaines données concernant Marc Fréchette, mort en 1975, pour lui redonner vie et faire en sorte qu'il corresponde à ses désirs.

Ainsi affublé d'une nouvelle identité, le narrateur, alias détective Marc Fréchette, peut enfin entreprendre une nouvelle carrière, se jeter à corps perdu dans l'aventure.

Tout le monde sait que, dans notre littérature, les policiers-détectives font toujours piètre figure. Il faut bien le dire : nous n'avons pas de « maître » dans le domaine. À moins que l'on considère Pierre Saurel (pseudonyme de Pierre Daignault) créateur d'IXE 13, l'as des espions canadiens, comme l'égal de Simenon ou d'Agatha Christie ! Pour ma part, je n'irai pas jusque-là même si je suis porté à croire que si Daignault avait bénéficié des mêmes conditions financières (c'est-à-dire de tirages à des dizaines de milliers d'exemplaires) il aurait pu se consacrer entièrement à son écriture et produire de meilleurs romans. Mais cela relève de la spéculation.

Quoi qu'il en soit, il est clair que l'intellectuel québécois, à cause même de sa culture, rêve autant d'être un Jean-Paul Sartre qu'un John LeCarré. Et parce qu'il se projette dans la peau de l'un et l'autre, il produit à l'occasion des romans policiers fortement introspectifs, c'est-à-dire des intrigues qui vont à l'encontre même du genre.

De façon assez inexplicable, ce type hybride de récit a reçu un bel accueil de la part des intellectuels. *Prochain épisode* dès sa sortie a connu la gloire. De son côté, *La première Personne* a été couronné du prix du Gouverneur. Je veux être clair : je n'insinue pas que ces deux romans sont mauvais. Au contraire. Je constate seulement qu'ils ne répondent pas aux lois du genre et, qu'à ce titre, ils devraient faire l'objet d'une analyse plus poussée. Je suis persuadé, pour ma part, qu'on pourrait élaborer une théorie socio-psychanalytique de ce type de roman. Elle pourrait rendre compte de ce phénomène particulier qui veut que, dans notre littérature, le héros justicier soit à la fois la

ATELIER DE PRODUCTION LITTÉRAIRE DE LA MAURICIE

« Une extraordinaire diversité qui s'élève nettement au-dessus des écoles, des clans et des petites chicanes littéraires ».

René Lord, *Le Nouvelliste*, 1979.

« Une petite revue artisanale, sans prétentions de contenu mais au contenu exploratoire assez riche (...) une belle diversité, riche de contraires et de manières ».

Jean Royer, *Le Devoir*, 1979.

« Une impression de liberté, de grand souffle (...). Aucune doctrine, pas de mirages idéologiques. Un nom, un texte, un lecteur. Et puis salut ».

Joseph Bonenfant, *Le Devoir*, 1980.

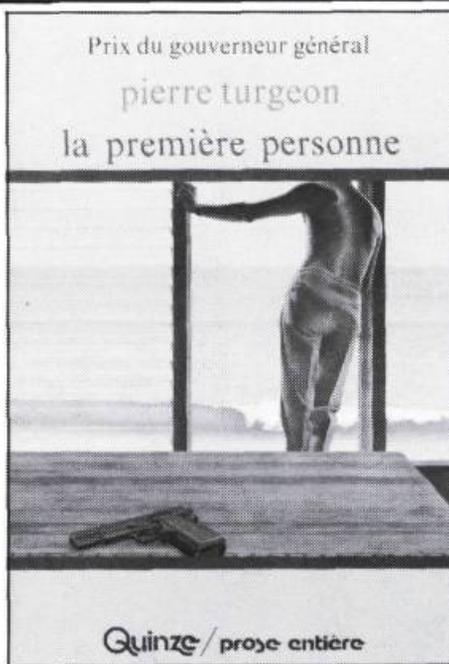
« Cette revue, publiée à Trois-Rivières est incontestablement la plus prometteuse des jeunes revues. Largement ouverte à différents courants d'écriture, elle n'en demeure pas moins très exigeante dans ses choix et prouve que d'excellentes revues peuvent encore échapper au pôle culturel de Montréal ».

Revue *Jungle*, Talence, 1981.

A.P.L.M.

3095 de Francheville
Trois-Rivières, Qc.
G8Z 1Z4

Abonnement : 4 numéros 12.00 \$.



victime et le bourreau. Il y a toute une réflexion à faire sur le concept d'autorité, les groupes dominants et les idéologies...

Chose certaine, il y a des ressemblances telles entre *Prochain épisode* et *La première Personne* qu'on en vient à se demander si elles sont volontaires ou pas.

Qu'on y regarde de plus près : dans les deux cas un personnage quelconque (en fait un Québécois frustré ou névrosé) décide de changer d'identité de manière à devenir « quelqu'un ». Il se transforme par la force de sa volonté en espion ou en détective et entreprend une « carrière » en dehors du Québec (en Suisse, aux États-Unis). Dès lors les événements se précipitent : le voici lancé en orbite poursuivant une victime qui, en cours d'enquête, se transforme en bourreau. Et c'est ici que marque la rupture par rapport aux lois du genre. Alors que dans ce type d'écrit, les bons l'emportent toujours sur les méchants (peu importe de quelle façon du reste) dans les deux textes mentionnés, les héros ne savent plus (pas plus que le lecteur) s'ils ont gagné ou perdu. Le récit se termine sur une ouverture, sur « un prochain épisode ».

À la lecture de ce commentaire, on pourrait croire que je soupçonne Pierre Turgeon de s'être « inspiré » de Hubert Aquin. Il n'en est rien. Turgeon n'est pas un débutant. Il a fait ses preuves en publiant plusieurs romans et scénarios. En outre le type d'écriture qu'il a

utilisé n'a rien à voir avec la manière d'Hubert Aquin qui, on le sait, affectionnait le baroque et le flamboyant.

Chez Turgeon, au contraire, on retrouve une écriture sèche, pointilliste, à l'image de son héros, spécialiste de l'électronique et du langage « algol ». Cela donne des paragraphes d'une fascinante discontinuité. Comme par exemple :

Je bois un dry-martini avec plein d'olives. Je n'ai pas su aimer mes enfants ; pas plus que mes parents, les leurs. Des siècles que ça dure. Mais aujourd'hui nous avons l'aspirine. Je peste : la dernière bière, mal recapsulée par Joelle, s'est éventée. Rira le dernier. Le pouce sur le goulot, j'agite la bouteille pour produire de la mousse. Un semblant de pétillance. Hier j'ai vidé mon compte en banque. À peine de quoi vivre deux semaines. Et ensuite ? Christ, je ferai un hold-up. Je suis déjà entré dans une épicerie avec un revolver sous mon chandail, pour repartir aussitôt. Sortir cette arme aurait été comme me déshabiller en public. La timidité m'a gardé honnête. Mais le tarot de Joelle a prédit que j'aurais à demeurer dans un lieu clos : dans une cellule ? (p. 18)

En outre, et pour être conforme à l'esprit du roman, Pierre Turgeon s'est exercé à ne composer que de courts textes. Il a aussi multiplié les chapitres pour accentuer encore plus cet effet de discontinuité. Le résultat est là : malgré la minceur du roman (155 pages) et les multiples espaces blancs (entre chaque texte, entre chaque chapitre) on éprouve, comme malgré soi, le sentiment d'une réelle densité.

Peut-être cette impression tient-elle au fait que Turgeon a réussi une parfaite synthèse entre la forme et le contenu : à cette écriture brisée correspond un personnage schizoïdique, détaché de son corps, cherchant dans la pensée, dans les mots, un refuge qui le préserverait d'un réel trop agressant.

Ainsi à plusieurs reprises le narrateur s'interroge sur la fonction de la parole comme écran (cathodique ?) entre le monde et lui. Il y aurait beaucoup à dire sur le sujet. Pour l'instant contentons-nous de signaler l'intérêt de ce roman autant dans une perspective intertextuelle qu'en lui-même...

La Belle Épouvante de Robert Lalonde

On sait que le prix Robert-Cliche est devenu, malgré qu'il soit de création récente, l'un des plus importants au Québec. Il faut dire que les prix Esso-Cercle du livre de France et Jean Béraud-Molson n'ont pas cessé de décevoir depuis plusieurs années. Les récipiendaires des Prix Robert Cliche, quant à eux, ont connu de réels succès de librairie. Il est question de produire un film à partir de *L'Emprise* de Gaétan Brûlotte (récipiendaire du prix en 1979). Quant à Madeleine Monette, on projetait une édition française de son roman primé en 1980 sous le titre de *Le Double Suspect*.

Cette année, les organisateurs n'y sont pas allés de main morte. Outre le mille dollars que reçoit le récipiendaire du prix, de même que l'énorme battage publicitaire dont il est l'objet, particulièrement lors du salon du livre de Québec, l'heureux gagnant s'assure aussi d'être diffusé en France, aux États-Unis et au Canada anglais dans des éditions séparées ou dans des traductions.

J'avoue avoir sursauté en prenant connaissance des règles du jeu. Il me semble inconvenant que ce prix puisse être réservé à un écrivain qui en est à son premier roman. Il me semble qu'un prix de cette envergure devrait être ouvert à tous les écrivains québécois. Nos écrivains (faut-il s'en plaindre ?) ne sont pas tous des Françoise Sagan au talent précoce. Encore qu'il faille reconnaître que les heureux élus ont véritablement fait honneur au prix.

À ce titre, *La belle Épouvante* ne déroge pas à la tradition. Il se pourrait qu'à l'instar de *L'Emprise* et du *Double Suspect*, il suscite quelques réactions vives (on se souviendra que les deux premiers prix furent éreintés par les collaborateurs spéciaux de *Lettres québécoises*) mais je ne crois pas qu'il laisse indifférent.

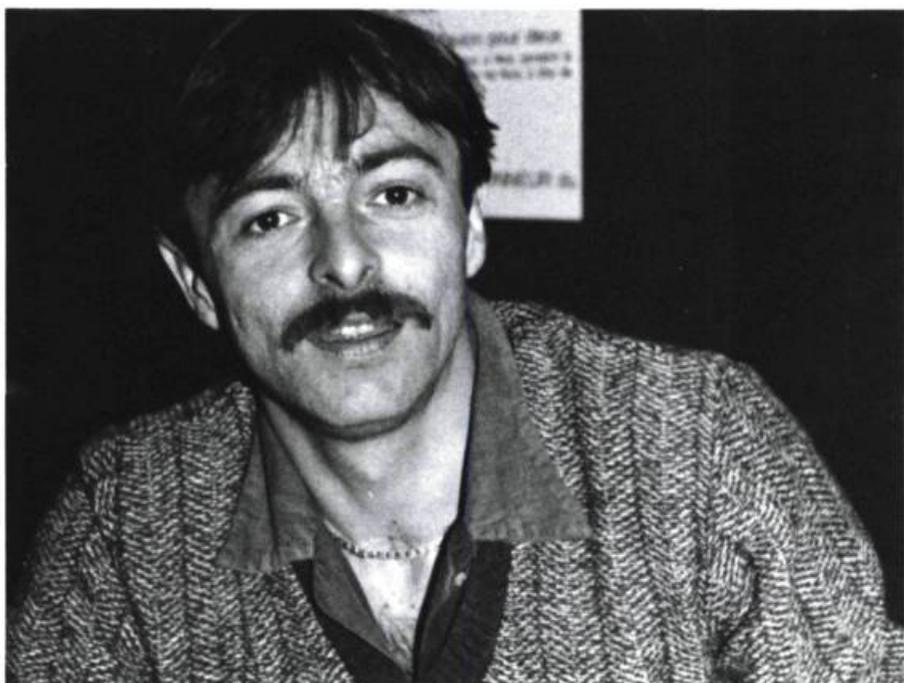
Car le projet de Robert Lalonde me paraît des plus ambitieux, pour ne pas dire des plus risqués : parler de celle qu'il aime pendant 150 pages sans



jamais nommer l'être aimé ni même lui donner véritablement la parole.

Pour y parvenir, il a utilisé la première personne (tiens, Pierre Turgeon qui refait surface !). *La belle Épouvante* se présente comme un journal personnel non daté avec pour point d'ancrage le déroulement de quelques saisons (hiver, printemps).

Et c'est précisément le risque : le « je » du narrateur s'étale à coeur de pages avec le résultat qu'il peut, à la longue, agacer le lecteur :



Je m'éloigne de mon sujet ? Mais je vous répète que le sujet, c'est moi. Tout le reste, c'est des verbes et des compléments. Au présent, au futur et au conditionnel. Compléments directs et indirects. Le tout en ligne droite ou en sinuosités. Orienté ou dévié, il s'agit toujours de mon drôle de destin et de son itinéraire déformé. (p. 146)

J'avoue que, pour ma part, je ne suis pas resté indifférent devant cette insistance narcissique. Elle m'a souvent incommodé. Mais *La belle Épouvante* m'a paru d'une telle sincérité dans l'aveu que j'ai préféré l'oublier au profit de la vivacité du texte, à la fois tendre, vulnérable, sensuel mais aussi humoristique et parfois cynique. Lalonde cherche par tous les moyens à quitter son « je » haïssable. Il multiplie les appels au lecteur, tente de briser une écriture à sens unique et y réussit à merveille.

En outre Robert Lalonde, sans doute influencé par Réjean Ducharme, s'amuse constamment à déconstruire des syntagmes figés, à jouer avec les mots, à télescoper des images de sorte que, malgré les risques du projet, il nous éblouit.

La seule question que je me pose : que nous réserve Robert Lalonde pour l'avenir ? Je redoute qu'il ne puisse poursuivre dans cette voie sans s'épuiser et, du même coup, laisser son lecteur.